

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 JANVIER 2014



SOURCE PUL
Clintonia borealis
(Aiton) Rafinesque



JOHN MAUNDER
Isoetes echinospora

SOURCE PUL
Luzula multiflora



SERGE PAYETTE

Haut plateau des monts Torngat ciselé par l'activité glaciaire, près du fjord de Nachvak dans le nord du Labrador. Seulement une dizaine de plantes vasculaires colonisent les hauts sommets de la région.

Jardin de givre

AMÉLIE DAOUST-BOISVERT

Clintonia borealis, Nuphar lutea, Iris versicolor, Luzula arctica... C'est une poésie aux accents fantastiques, mais aux racines bien profondes dans le sol québécois. Notre patrimoine végétal. En dresser l'inventaire relève de l'exploit, voire de l'entêtement pur. Ceux qui s'y risquent s'engagent pour la vie : pensez au frère Marie-Victorin. Un vrai sacerdote.

Mais imaginez jeter ensuite votre dévolu au-delà du 54° degré de latitude nord, jusqu'au 62° degré, le point le plus nordique du Québec et une des régions les plus froides, lieu inaccessible mais aussi intact du continent nord-américain... C'était le projet fou de Serge Payette et de toute une armée de collaborateurs, qui nous offrent sur papier glacé le fruit de plus de deux décennies d'un labeur passionné. Leur travail, inédit, c'est *Flore nordique du Québec et du Labrador*. Il s'agit du premier tome de cette symphonie végétale : trois autres suivront, pour le plus grand bonheur des amateurs et des professionnels. On y découvrira environ 730 espèces et sous-espèces de plantes différentes réparties en 79 familles, les cartes détaillées de leur répartition réelle et un très beau glossaire illustré riche en enseignements. Environ 40% des spécimens qu'on y recense sont propres au Nord, alors que le reste constitue la flore commune du Québec. Nul besoin de prévoir une visite au parc national des Pingaluit, au Nunavik, pour apprécier l'ouvrage et y trouver du plaisir.

S'y glissent d'ailleurs des anecdotes qui piquent la curiosité. Notre emblème national, l'iris versicolore, fait une rare apparition dans le «*voisinage du village d'Umiujaq*», au nord du 56° parallèle. Moins romantique, le pissenlit aussi fait tranquillement son nid dans le Nord. Avec le réchauffement climatique, ces deux espèces sont appelées à migrer, croit Serge Payette.

Un livre de 2 millions de dollars

Les pages sentent la sueur du travail acharné et valent leur pesant d'or. «*C'est un projet qui actuellement a coûté de 1,5 à 2 millions*», indique M. Payette. À Québec, pas moins de quatre ministères ont soutenu l'entreprise au fil des ans. La liste des collaborateurs, des botanistes aux étudiants en graphisme, est longue.

Chercheur à l'Université Laval et conservateur de l'Herbier Louis-Marie depuis 2004, Serge Payette a lancé le projet... au début des années 1980! «*Depuis le temps, c'était tout un poids qu'on traînait, un poids sympathique, mais quand même!*» Si on ajoute aux investissements qui ont été nécessaires à la réalisation du livre elle-même ceux qui ont permis, depuis des décennies, des expéditions nordiques pour récolter plantes communes et rares, on comprend que la valeur de l'ouvrage est inestimable.



LOUIS-MARIE LANDRY

Phegopteris connectilis

Des explorateurs et botanistes ont bravé le Nord, de la forêt boréale à la toundra arctique, certains bien avant l'avènement du gore-tex et de l'hélicoptère. Des voyages qui étaient souvent épiques, comme celui de feu Jacques Rousseau, qui a parcouru les 400 km de la rivière George, en 1947, pour ramener à Montréal pas moins de 1629 plantes. Serge Payette l'a connu quand il était étudiant. «*Quel bonhomme! Les rapides pouvaient le ramener à son point de départ du matin. Et il y avait de la mouche! Tout ça pour ramasser des plantes!*»

Des plantes qui se sont retrouvées dans les herbiers du Québec, qui servent de base à la constitution de *Flore nordique du Québec et du Labrador*. «*Les herbiers, ce n'est plus ce que les gens imaginent: des planches de plantes séchées poussiéreuses. On s'informatise!*», raconte M. Payette. D'ailleurs, le conservateur de l'Herbier Marie-Victorin, à Montréal, explique que les planches originales conservent leur pertinence malgré la numérisation et l'accès virtuel aux collections. «*Dans l'original, tu as l'organisme vivant tel que prélevé. Tu peux analyser son ADN, extraire du pollen*», explique Luc Brouillet. Selon M. Payette, la numérisation a permis la «*résurrection*» des herbiers.

VOIR PAGE F 2 : JARDIN



Stephen King
lu et critiqué
par le poète Roger
Des Roches
Page F 2



Le français au
Québec: une langue
prédominante ou
commune?
Page F 6

LIVRES

LE GOÛT DES AUTRES

Vivre avec le souvenir de « redrum »

Le goût des autres, c'est un lieu où un auteur lit, commente et critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une grande, grande admiration. Pour ce premier rendez-vous, Roger Des Roches se penche sur le dernier Stephen King. Né en 1950, Roger Des Roches est poète (*Dixhuitjuilletdeuxmillequatre*, *La cathédrale de tout*, *Les Herbes rouges*) et auteur jeunesse (*Marie Quadoigts*, Québec Amérique). Il a reçu cette année le prix Athanase-David pour l'ensemble de sa carrière. L'inspire, dans son parcours littéraire qui compte une trentaine de titres, les surréalistes — Tzara en tête — et la musique — rock'n'roll, punk californien, métal. Des Roches est un groupie fini des Rolling Stones et de Stephen King. Il a lu *Docteur Sleep* pour *Le Devoir*.

ROGER DES ROCHES

En vérité, j'aurais mille fois préféré qu'il écrivit la suite de *'Salem's Lot*, ce roman que je relis une fois par année. Quelque chose dans ce livre, cette histoire, ce rendu parfait (tu peux toucher, presque, tout ce qui t'est montré avec une clarté photographique) me hante depuis que je l'ai lu, pour la première fois, en 1984. S'il m'entend : King me doit la suite de Salem.

Docteur Sleep (je ne lis King qu'en anglais) est la suite d'un des livres qui, tous genres confondus, ont le plus marqué l'imaginaire américain, *The Shining*. Danny Torrance a vieilli. On l'appelle Dan maintenant. Sa mère est morte. Il a sombré dans l'alcoolisme. Peut-être s'en sortira-t-il grâce aux AA (dont on ne sait pas si King — lui-même alcoolique notoire — est agacé ou pas par les bondieuseries du mouvement). Il erre. Il a soif. Il finit par dénicher un emploi à la maison de retraite Helen Rivington où, en plus de ses fonctions officielles, il accompagne les mourants en communiquant intimement avec eux grâce au Don (le *Shining*) qui ne l'a pas quitté.

Les mois, les années (sobres) passent, puis entre en scène la petite Abra. Dont le Don ne



Admirateur de Stephen King, Roger Des Roches aurait-il aimé voir son bras autographié par son idole?

FRANÇOIS MORI ASSOCIATED PRESS

connaît pas de limite. Et entre en scène le Nœud Vrai, pour qui le Don, c'est la Vapeur, et qui est composé de monstres. Et commence une histoire de rédemption, d'amitié, de compassion, de douleur, de découverte de soi, de guerre entre le bien et le mal. Au huis clos de *The Shining* répond ce genre de *road-novel* (sur les routes et dans les têtes) qu'est *Docteur Sleep*.

Le don d'écrire

Depuis que je le lis, et bien avant que je m'attarde sur *On Writing: A Memoir of the Craft*, Stephen King m'apprend à écrire. Aussi bien par ses textes que par la mythologie qui l'entoure : tout est enthousiasme chez King : l'auteur écrit avec enthousiasme : le lecteur plonge avec enthousiasme : il y a profusion, perversion, goût du risque, univers en gestation devant nos

yeux (on le voit, on le sent sortir de terre parfois), dédain du compromis, humour, humour noir, humour facile, humour littéraire, références littéraires, historiques, culturelles, rock, politiques ; il y a ce don de l'image juste, du dialogue juste, de la description juste, les sourires en coin qu'on devine sur son visage lorsqu'il a trouvé une image qui le trouble lui-même, son amour incondicional (et parfois son étonnement désolé) pour la petite Amérique de l'Est, Maine, Vermont, New Hampshire, sa connaissance du sol, de la pierre, du travail sur la terre (relire, dans *'Salem's Lot*, la description du travail quotidien sur certaines terres ingrates du Maine, la folie du travail de la terre) : tout est enthousiasme et tout est écriture.

Si Tzara et Vanier et Breton m'ont montré comment écrire de la poésie, King m'a donné

des trucs, des recettes, pour écrire de la prose. Je suis incapable de dire lesquels, trucs et recettes. Il m'a montré, c'est certain, comment on va chercher du souffle pour écrire. Je suis bien incapable de dire comment il l'a fait, mais il l'a fait, je le sens dès que je me mets à écrire un roman. Voilà pourquoi je résume tout ça en un mot, et je le répète : enthousiasme. King est l'incarnation de l'écrivain qui prend plaisir à écrire (je l'imagine s'esclaffant tout seul, parfois, devant son écran). Il écrit 364 jours par année. Il écrit 1000 mots par jour. Il avance, comme un cheval de trait amusé, comme un tracteur léger, comme un tank déversant de sa chaîne stéréo des heures de rock sauvage à travers des centaines et des centaines de pages, sans jamais relâcher la qualité car, bien qu'on l'ait souvent traité comme tel (à cause du « genre » littéraire exploré), il n'est pas, mais là pas du tout, contrairement à certains de ses contemporains du monde de l'horreur, un *hack*, un tâcheron, un écrivain. Aucun besoin de fric ni de reconnaissance (il a eu le National Book Award, hein, et 14 fois — oui, 14 fois! — le Bram Stoker Award). Même dans un livre comme *Docteur Sleep*, qui n'a rien d'ample, ni d'ambitieux, ni de féroce original, qui est passionnant, mais qui aurait pu également ne pas être écrit, on sent le désir, l'intelligence, la damnée intelligence de King, le plaisir, le plaisir... et l'on pourrait aussi deviner cette condamnation : King est condamné à écrire ; il n'a d'autre choix que d'écrire, c'est la seule chose qu'il sait faire — comme Keith avec sa guitare.

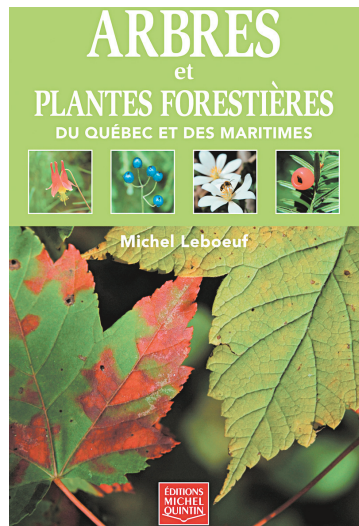
Cette lecture terminée, je vais reprendre où j'avais laissé *11/22/63*, œuvre majeure. Ensuite, je vais retourner en arrière et lire *Cell* (sa seule vraie histoire de zombies). Puis lire une fois encore *'Salem's Lot*. Puis je vais attendre. La suite. Celle de *'Salem's Lot*. Qu'il me doit.

(Ah oui... Je vais écrire aussi.)

Collaboration spéciale
Le Devoir

DOCTEUR SLEEP

Stephen King

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nadine Gassie Albin Michel
Paris, 2013, 592 pages

JARDIN

SUITE DE LA PAGE F 1

Les flores sont lourdes et se traînent difficilement en expédition. C'est pourquoi Serge Payette s'est mis à rêver d'une application pour téléphone intelligent. Luc Brouillet, lui, croit que les flores deviendront des « livres vivants », accessibles en ligne, qui évolueront comme un Wiki au fil des découvertes.

La flore laurentienne de Marie-Victorin a traversé les décennies et réjouit encore les lecteurs, quelques rééditions plus tard. Elle aura 80 ans en 2015, mais reste tout de même la référence. La *Flore nordique* sera à son tour un outil précieux pour tous ces nouveaux explorateurs appelés à ouvrir le Nord. « Avec tous les projets de mines ou de développement, le livre arrive à point nommé étant donné les inventaires de biodiversité qu'il faudra faire », juge M. Payette.

Une autre flore d'importance est en préparation. La *Flora of North America* comprendra plus de 30 volumes au final. Malgré la qualité de ce dernier ouvrage en gestation, Serge Payette tenait à sa flore nordique en français. « Jamais, jamais je n'aurais écrit cette flore en anglais. Ils peuvent bien la traduire, mais ça ne sera pas moi qui vais le faire. Toute ma vie scientifique, j'ai publié en anglais. Mais au Québec, comme professeur, c'était très important pour moi de léguer ce savoir en français. » Notre patrimoine vivant l'en remercie.

Le Devoir

FLORE NORDIQUE DU QUÉBEC

ET DU LABRADOR

VOLUME 1

Sous la direction de Serge Payette
Presses de l'Université Laval
Québec, 2013, 553 pages

Petite histoire de flores

Quelques ouvrages plus modestes l'avaient précédée, mais la *Flore canadienne* (1862) de l'abbé Léon Provancher se révèle la première véritable flore consacrée aux végétaux du Québec. On l'accusera d'avoir plagié certaines planches de l'Américain Asa Gray, auteur des ouvrages *A Flora of North America* (1838-1843) et *A Manual of the Botany of the Northern United States* (1848). « Gray avait reproché à Provancher d'avoir plagié des illustrations, raconte Luc Brouillet. Peut-être que Provancher ne s'était même pas posé la question ; à l'époque, le droit d'auteur n'était pas ce qu'il est aujourd'hui ! Mais ça n'enlève rien à la valeur de sa flore », tranche le conservateur de l'Herbier Marie-Victorin. Le père Louis-Marie, trappiste au monastère d'Oka, publie en 1931 *Flore-manuel de la province de Québec*. « Ça donné une impulsion au frère Marie-Victorin pour accélérer ! », lance M. Brouillet en rigolant. Sa *Flore laurentienne* a finalement été publiée en 1935. « Elle a traversé le temps et est encore utile aujourd'hui », explique celui qui a participé à sa plus récente réédition.

Le Devoir

Flores tous terrains

CATHERINE LALONDE

Pas question, à moins d'avoir des paravertèbres blindés, de traîner sa *Flore nordique* (PUL) ou la dernière mouture du grand œuvre de Marie-Victorin (Gaëtan Morin) — des briques de 500 et 1000 pages — dans son sac à dos. Ces bibles restent à la maison lors des excursions floristiques, pour assurer, au retour, l'identification des espèces croisées en chemin. Un bon guide d'identification, succinct, qui se tient en main et où le lecteur se retrouve aisément, fera mieux le boulot sur le terrain. Tout en s'épargnant les herbes. Comment choisir, entre des titres qui peuvent sembler si semblables ? La botaniste et bibliothécaire du Jardin botanique, Céline Arseneault, a partagé ses critères avec *Le Devoir*.

Si *La flore laurentienne* de Marie-Victorin est encore aujourd'hui lue, achetée et consultée par les étudiants et les férus de flore du Québec, la nomenclature, depuis la première parution en 2002, a évolué. « En floristique, les noms des plantes changent beaucoup, explique M^{me} Arseneault en entrevue téléphonique. Il y a quelques années, les noms d'oiseaux ont changé », maintenant ce sont ceux des plantes et des fleurs. Tant dans la classification, car les découvertes sur les codes génétiques permettent de réinventer les liens de parenté entre les plantes, que les noms eux-mêmes, génériques ou scientifiques. Ce qui explique qu'on refasse et réédite des flores après quelques années, 10 ou 25, selon les éditeurs.

Nommer d'abord

« L'important, précise Céline Arseneault, c'est d'être capable de mettre une étiquette sur la plante qu'on voit. Sur le terrain, l'image vaut mille mots. Il est bien aussi d'avoir un peu plus d'information — du matériel anecdotique, comme de savoir si la plante est comestible ou toxique, par exemple. Ce que ne nous donnera pas un guide qui couvre un territoire plus large, comme toute l'Amérique du Nord, où l'information est alors très condensée, souvent en abréviations et en pictogrammes. »

Il faut aussi se retrouver dans le classement proposé. Les flores utilisent comme clés des ca-

ractères sélectifs qui permettent logiquement d'identifier la plante. Le lecteur peut se retrouver plus facilement dans un type d'organisation que dans un autre. « Je conseille souvent aux gens d'aller d'abord en bibliothèque, afin qu'ils puissent tester les guides, voir ceux qui répondent à leurs besoins. »

La bibliothécaire n'hésite pas à conseiller les guides des éditions Fleurbec. Ils sont écrits par « des botanistes, de bons vulgarisateurs, qui ont une recette éprouvée. Les guides sont bien illustrés, faciles d'utilisation, le contenu scientifique est rigoureux, et les livres s'apportent bien sur le terrain avec leurs titres thématiques ». On y trouve *Plantes sauvages des villes et des champs*, *Flore printanière*, *Plantes sauvages comestibles*, qui connaît depuis quelques années un regain de popularité, et *Fougères, prêles et lycopodes*, entre autres.

« L'important, c'est d'être capable de mettre une étiquette sur la plante qu'on voit »

Pourtant, à part Fleurbec, Céline Arseneault, comme les autres botanistes consultés, hésite à recommander un éditeur spécifique. Car dans une même maison, d'excellents titres peuvent en côtoyer d'autres dont la rigueur scientifique laisse à désirer. Noms de plantes erronés, descriptions ou représentations mal faites,

manque de détails d'identification peuvent venir miner un ouvrage, tout comme des confusions entre les noms scientifiques et vernaculaires, dans certains cas. Ainsi, les ouvrages de Lise et Pierre Daigle (Broquet) ou de Sylvain Parent (Michel Quintin) ne sont pas recommandés par les spécialistes, alors que Céline Arseneault n'hésite pas à suggérer *Arbres et plantes forestières du Québec et des Maritimes* de Michel Leboeuf (Michel Quintin) ou *Le guide des fleurs sauvages du Québec et de l'est de l'Amérique du Nord* (Broquet), un ouvrage américain de Lawrence Newcombe, même si ce dernier, paru en 1996, « commence à dater ». La botaniste bibliothécaire propose aussi *Le guide de la flore urbaine*, de Roger Latour (Fides), « intéressant, mais qui n'a pas la même rigueur que les livres de Fleurbec » et *Les arbres du Canada*, de John Laird Farrar, chez le même éditeur.

Le Devoir



Iris versicolor

PUL

LITTÉRATURE

Dans une tête en ébullition



DANIELLE LAURIN

« **M**a maison n'est pas juste ma maison, c'est la peur et la porte qui mène à la cave, mon père et maman, et tous ceux qui s'aiment mal », nous confie dès le départ William, 12 ans, qui n'a pas la langue dans sa poche. S'il nous fait plonger au cœur de la folie et de la violence familiales, c'est avec des mots, des phrases, des pages chargés d'étincelles, de magie, de rêve.

Comme s'il réinventait le langage, ce petit William tout en contrastes. Comme s'il le détournait, pour le faire sien, à l'image de son imaginaire salvateur, de son envie de voler hors de sa cage, hors de sa geôle familiale, hors de lui-même tout aussi bien. Comme s'il nous offrait une loupe grossissante pour mieux prendre le pouls de ce qu'il voit autour de lui, et en lui, mais qu'il ne sait pas comment interpréter au juste. Comment saisir l'insaisissable?

Ça lui échappe. Ça va demeurer énigmatique pour nous aussi. Les mots disent tellement autre chose que ce qu'ils disent. Alors, nous nous laissons faire. Nous nous laissons malmenés de tous côtés.

Parfois, ça délire grave. Chose certaine, nous sommes complètement dans la tête en ébullition de ce petit bonhomme cloisonné qui cherche son air, son erre d'aller, dans un monde sens dessus dessous, sans queue ni tête. C'est la grande force de ce premier roman, *Les fausses couches*, signé Steph Rivard, par ailleurs blogueur, libraire et chroniqueur littéraire.



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Dans son premier roman, Steph Rivard nous immerge complètement dans la tête en ébullition du petit William, 12 ans.

Les comparaisons valent ce qu'elles valent, elles peuvent même être dangereuses, mais il y a là quelque chose de *L'avalée des avalés* (Gallimard) de Réjean Ducharme. Quelque chose aussi de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (Boréal), de Gaétan Soucy. Quelque chose comme un air de famille. Voilà. Mais ce n'est pas parce qu'on appartient à la même famille qu'on n'a pas une identité propre, n'est-ce pas?

Tenez, lisez ça (dans ce passage, William parle de son petit

frère, Nathan): « *Il essaie sûrement d'affronter les mêmes béliers que moi depuis tout le temps, chaque seconde, dans ce qu'ils ont de plus batailleur qu'avant, depuis que notre père est parti. On vit tous les deux dans notre maison depuis notre naissance et, comme lui, je m'endors souvent mal, et dans une autre vie, si je pouvais la choisir, je ne serais pas ici. C'est comme ça. C'est notre trace.* »

Ajoutez-y des phrases comme: « *Edouard me fait penser à un guépard affamé qui*

voit des gazelles lui passer à trois pouces du nez sans pouvoir croquer dedans. » Edouard, c'est un des oncles de William. Un homme qui n'aime pas les enfants, qui peut se montrer violent. Et qui va finir à l'asile.

Prenez ce passage-ci: « *Depuis sa libération des oubliettes brunes et creuses de la maison, je trouve que Bernadette a un méchant gros nid d'araignées au plafond, plus gros qu'avant, et c'est comme si ses méninges s'étaient imbibées de grosses gouttes d'inquiétude...* » Berna-

dette, c'est une des tantes de William. Elle aussi va aboutir à l'asile, pour tout dire.

Maintenant, lisez ce qui suit: « *Mon père est en train de travailler dans son bureau même s'il est sur le chômage depuis que je suis sur la mappe.* » Le père, en passant, est pas mal bizarre. C'est le gardien du phare, le géolier, pour ne pas dire le bourreau de cette famille de fous. Mais il va finir par disparaître dans le décor.

Saupoudrez le tout de phrases comme: « *Il a toujours*

été trop tard. » Ou: « *Nos secrets sont nos trésors. Il ne faut pas les laisser aux autres.* » Allez, encore une: « *Parce qu'au-delà du désir d'être sevré, il y a la vie, tout le temps.* »

Ensemble, c'est tout

La vie, tout le temps: elle est là, n'allez pas croire. N'allez surtout pas croire que tout est noir dans cette famille de désaxés: « *Comme tout le monde, il nous arrive de nous illuminer tous en même temps, d'être plus heureux que le pape... et quand ça arrive, c'est plus fort que tout.* »

Bon, ça ne leur arrive pas si souvent, d'accord. Mais pour William, ce qui compte, ce qui dépasse tout, c'est ce qui lie les membres de sa famille, même malgré eux, même quand ils s'engueulent, qu'ils se fessent dessus, qu'ils s'humilient, se trahissent entre eux. Même quand ils pétent carrément les plombs, chacun de leur côté.

Ça ressemble à ceci, dans les mots du petit garçon de 12 ans: « *Et je réalise que malgré les abandons, malgré la tristesse, malgré tout, maman et Edouard et tous les autres habitants de ma maison seront toujours passionnément amoureux les uns des autres, peu importe ce qui pourrait essayer de les briser.* »

Alors, vous avez déjà une petite idée de ce qui fait de ce premier roman ce qu'on pourrait appeler un ovni littéraire? À noter: *Les fausses couches* figure parmi les 10 livres inscrits sur la liste préliminaire du Prix des libraires du Québec. Les noms des finalistes seront dévoilés le 28 janvier prochain.

LES FAUSSES COUCHES

Steph Rivard
Éditions de Ta mère
Montréal, 2013, 144 pages



GENEVIÈVE DESSUREAULT

Les romans d'Eza Paventi et de Maude Deschênes-Pradet font la part belle à une expérience de coopération en Afrique qui se double d'un déchirement amoureux.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Renaissances africaines

CHRISTIAN DESMEULES

Effet du hasard éditorial, deux premiers romans récemment parus font la part belle à une expérience de coopération en Afrique qui se double d'un déchirement amoureux.

Dans *Les souliers de Mandela*, premier roman d'Eza Paventi, Fleur Fontaine, jeune Montréalaise de 25 ans, s'envole pour l'Afrique du Sud dans le cadre d'un stage de coopération internationale en journalisme. Un simple prétexte pour se retrouver à l'autre bout du monde. Elle laisse derrière elle une histoire d'amour en miettes dont elle traîne jusque là-bas les résidus avec l'espoir d'arriver à « *noyer un petit malheur individuel dans un grand malheur collectif* ».

À Johannesburg puis à Cape Town, dans une tonalité proche du carnet de voyage, la narratrice y fait le récit de son expérience initiatique. Soirées alcoolisées, amitiés instantanées, flirts plus ou moins poussés, angoisse et tristesse, joies et safari: au cours de ces six mois passés au loin, la jeune femme emprunte le parcours classique de la coopéra-

tion qui passe du choc de la découverte de l'autre à la découverte de soi. Mais « *combien de temps un être humain peut-il trouver la force de lutter contre lui-même?* »

Alternant entre chapitres africains livrés au « je » et épisodes antérieurs de son marasme amoureux dans sa « *grande banlieue du Nord* » narrés à la troisième personne (comme pour bien marquer sans doute la distanciation qui s'opère peu à peu en elle), Fleur confronte son idée de l'Afrique avec une réalité qui la bouscule en assemblant au passage une « *mosaïque humaine* » faite de destins qui se juxtaposent. « *Et dans ce tableau formé de visages de différentes couleurs, j'entrevois dorénavant mon propre visage.* »

Un « *long voyage intérieur* », une sorte de carnet de voyage bonifié — de dialogues, de légères drames et d'un peu trop de didactisme —, mais qui n'a pas tout à fait ce qu'il faut, sur le plan littéraire, pour aller beaucoup plus loin.

Dans *La corbeille d'Alice*, de Maude Deschênes-Pradet, Alice, une jeune femme de 27 ans, rentre quant à elle un peu mal en point du Sénégal au bout d'un séjour de plusieurs mois où elle faisait des recherches en vue de créer un spectacle de contes. Le cœur déchiré, une fausse couche, des images, des sonorités et des odeurs plein la tête, elle tente de se remettre de sa rencontre brûlante avec Ori, un Israélien dont elle est tombée follement amoureuse.

Le seul antidote qu'elle entrevoit pour exorciser cette histoire d'amour impossible est de lui écrire. Sa corbeille à papier se remplit ainsi des lettres qu'il ne lira jamais. Autant de versions d'une histoire à laquelle elle ne trouve jamais d'issue.

À Québec, pour l'aider à recoller les morceaux, elle peut compter sur la présence de Simon, son voisin et son meilleur ami, dont la mère se meurt et qui porte son enfance meurtrie comme une clé autour du cou. Entre les deux se dessine une

relation aux contours flous. Ni frère et sœur, ni seulement amis non plus, ils auront à s'inventer une autre façon d'être ensemble.

Tout comme dans le roman d'Eza Paventi, Maude Deschênes-Pradet fait alterner dans *La corbeille d'Alice* les voix et les époques, oppose le chaud et le froid, l'Afrique et le Québec. Mais elle le fait au fil d'une narration originale qui mêle les retours en arrière et les lettres écrites par les personnages.

Un premier roman délicat et mélancolique, traversé par le silence, dont la tonalité pourra rappeler un peu celle de Jacques Poulin, sans en avoir toutefois ni l'originalité ni la complexe simplicité.

Collaborateur
Le Devoir

LES SOULIERS DE MANDELA
Eza Paventi
Québec Amérique
Montréal, 2013, 424 pages

LA CORBEILLE D'ALICE
Maude Deschênes-Pradet
XYZ
Montréal, 2013, 144 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 6 au 12 janvier 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	Le beau mystère	Louise Penny/Flammarion Québec -/1
2	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 1/10
3	Mauvaise foi	Marie Laberge/Québec Amérique 2/13
4	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	L. Tremblay-D'Essiembre/G. Saint-Jean 3/12
5	De peigne et de misère	Fred Pellerin/Sarrazine 4/10
6	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 5/5
7	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise 6/14
8	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	L. Tremblay-D'Essiembre/G. Saint-Jean 7/7
9	Confessions d'une célibataire	M. Beaubien/J. Normandin/Les Éditions réunis -/1
10	Sous la surface	Martin Michaud/Goélette 8/4

Romans étrangers		
1	L'appel du coucou	Robert Galbraith/Grasset 2/10
2	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec 1/10
3	L'empreinte de toute chose	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy 3/8
4	Perdre le Nord	Kathy Reichs/Robert Laffont 5/2
5	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 4/4
6	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 6/3
7	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 7/4
8	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 10/2
9	Ainsi résonne l'écho infini des montagnes	Khaled Hosseini/Belfond 8/10
10	Prague fatale	Philip Kerr/du Masque -/1

Essais québécois		
1	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse 7/8
2	Dix journées qui ont fait le Québec	Collectif/VLB 1/8
3	Là où croit le péril... croît aussi ce qui sauve	Hubert Reeves/Seuil 2/14
4	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 5/14
5	Les années Croc	M. Viau J.-D. Leduc/Québec Amérique 4/12
6	Les tranchées. Maternité, ambiguïté...	Fanny Britt/Atelier 10 9/2
7	Enquête sur la police	Stéphane Berthomé/VLB -/1
8	Les Oyniques. Le rire de la Révolution tranquille	Collectif/Triptyque 6/10
9	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 10/3
10	Exercices politiques	Mathieu Bock-Côté/VLB -/1

Essais étrangers		
1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 1/11
2	Tintin et les forces obscures	Collectif/La Presse 2/10
3	Le bien commun	Noam Chomsky/Écosociété 6/5
4	La force des discrets. Le pouvoir des introvertis...	Susan Cain/Lattès -/1
5	La fin de l'homme rouge	Svetlana Alexievitch/Actes Sud 5/2
6	Repenser le vieillissement	Nortin M. Hadler/PUL -/1
7	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014	Collectif/La Découverte 3/6
8	Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe...	Christopher Clark/Flammarion -/1
9	Histoire des lieux de légende	Umberto Eco/Flammarion 4/8
10	Un été avec Montaigne	A. Compagnon/des Équateurs France-Inter -/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE
un monde différent

Pour nous appuyer :

www.alternatives.ca • 514.982.6606

LITTÉRATURE



Pour Salim Bachi, la tolérance éclairée d'Albert Camus explique son sens de la démocratie comme valeur universelle.

AGENCE FRANCE-PRESSE

La pensée de midi et « l'algérianité » de Camus

GUYLAINE MASSOUTRE

L'année d'hommage à Camus, pour le centenaire de sa naissance, vient de s'achever : l'écrivain nobélisé, immense, fait couler de l'encre. Autour de la polémique que cet anniversaire a suscitée tant en Algérie qu'en France, où les partisans de l'un se heurtent à une génération hostile à tout ce qui réveille les douleurs de la colonisation, pas un livre ne fait l'unanimité.

Pourtant, des romans comme *Meursault, contre-enquête* (Barzak) de Kamel Daoud et *Le dernier été d'un jeune homme* de Salim Bachi, consacré à Camus, se sont bien vendus au dernier Salon international du livre d'Alger. C'est que Camus fait circuler l'instinct de vie dans son œuvre. Catherine Camus a publié dernièrement un album chez Gallimard, où elle répète le rêve de son père d'une civilisation qui intégrerait les peuples arabe, berbère et français. Il appela cet équilibre « la pensée de midi » dans *L'homme révolté*.

Né en Algérie, l'historien Benjamin Stora a tenté de situer les lectures partisans dans *Camus brûlant* (Stock). Chargé d'organiser la commémoration en Algérie, il a vu ce projet avorter, même si le romancier Yasmina Khadra, directeur culturel algérien en poste à Paris, y était favorable. La controverse a ressurgi.

Ombre et soleil

Parmi ceux qui refusent d'enterrer l'« algérianité » de Camus, il s'en trouve pour mettre en question ses valeurs : les multiples commémorations sont-elles des récupérations coloniales ou mettent-elles en valeur la lucidité camusienne jusqu'à maintenant ? Les deux se disent en Algérie.

Le dernier été d'un jeune homme de Salim Bachi est paru à Alger chez Barzak, éditeur qui a publié l'ouvrage collectif *Derrida à Alger* et le grand poète Mahmoud Darwich, ainsi que chez Flammarion. L'écrivain, né en 1971 et installé à Paris depuis 1996, primé dès son premier roman, *Le chien d'Ulysse* (Gallimard, 2001), a entre autres signé un roman mémorable, *Amours et aventures de Sindbad le marin* (Gallimard, 2010), fabuleuse épopée dans les cultures méditerranéennes, hélas trop discrètement passé.

Le dernier été d'un jeune homme raconte les souvenirs présumés d'un Camus en voyage vers le Brésil, en 1949, alors qu'il écrivait *Les Justes*, sa pièce contre le terrorisme aveugle. Bachi situe l'actualité de Camus à ce tournant. Son roman restitue une galerie de personnalités, dont des femmes séduites, entretenant un climat de mystère. S'il prend des raccourcis avec la vie, il la convoque par l'admiration qu'elle soulève et le retour aux mythes chers à son modèle.

« J'ai été élevé à mi-chemin de l'ombre et du soleil », écrivait le Prix Nobel. Bachi prolonge cet esprit du drame au cœur de *L'étranger*, privilégiant l'espérance. « Mon rêve de civilisation méditerranéenne s'écroule, lui prête-t-il au moment de la guerre d'Espagne. Je garde la foi. La seule que j'aie jamais eue, celle qui consiste à penser que l'homme est aussi capable du meilleur. »

Influence

Enfant, Camus parlait l'argot des Algériens, le pataouète. Des rues, Camus a gardé la liberté d'un être chaleureux, intense et généreux. Il comptait beaucoup d'amis algériens. Il a créé au contraire un Meursault plein de vide intérieur, et son ami Roger Grenier explique

encore aujourd'hui que Meursault n'a pas eu de modèle, étant né d'une composition.

Bachi s'est inspiré de témoignages et de documents, sans paraphrase. « *Gardez la mémoire* », demandait Camus, « *Ne vous laissez influencer ni par les gens de droite ni par les gens de gauche* », disait-il aux étudiants pragois. Bachi suit sa ligne, les faits inscrits dans La Pléiade, dans la correspondance de Camus avec Pascal Pia et Jean Grenier (respectivement Fayard et Gallimard), ainsi que dans *Albert Camus, une vie* d'Olivier Todd (Gallimard). Camus affrontait une longue période de divisions, de détresses et de haines, qui durent encore.

Pour Bachi, sa tolérance éclairée explique son sens de la démocratie comme valeur universelle : « *J'écris chaque nuit après mon retour du journal ; chaque nuit, j'entends le bruit des boîtes, la marche des armées. Je me demande si ce n'est pas la certitude d'être emporté par le conflit, encore plus menaçant que la tuberculose, qui me fait écrire avec la précision d'un chirurgien. L'ironie, sans laquelle on ne peut comprendre la « froideur » de Meursault, est elle-même dictée par notre temps du mépris, la débandade des alliés à Calais et les mensonges répétés de la propagande relayés par Paris-Soir.* »

Ce portrait sensible s'ajoute à une longue marche vers l'humain.

Collaboratrice
Le Devoir

LE DERNIER ÉTÉ D'UN JEUNE HOMME

Salim Bachi
Flammarion
Paris, 2013, 270 pages

POLARS

Philip Kerr : l'histoire de l'intérieur

MICHEL BÉLAIR

Le pari de Philip Kerr est assez particulier, il faut le rappeler. Germanophile jusqu'au bout des ongles, il tente de faire saisir, à travers les enquêtes de Bernie Gunther, à quel point le nazisme reste une période incompréhensible de l'histoire allemande.

Kommissar de la police de Berlin dès les années 1920, Gunther est un flic de haut vol qui s'est toujours tenu loin des nazillons de son entourage,

mais qui revêt bientôt un uniforme des services du renseignement SS lorsque les forces policières régulières se voient assimilées à la *Schutzstaffel* par décret. Kerr décrit toujours Bernie comme un honnête homme, fidèle à ses principes, mais constamment pris entre l'arbre et l'écorce. Ici, en 1942, alors que s'amorce sa huitième enquête, le capitaine Gunther revient du front de l'Est où il a vu des choses innommables. Et il est déprimé au point de vouloir se tirer chaque soir une balle dans la tête...

Château de la colère

Encore plus cynique que d'habitude, Gunther retourne à ses fonctions d'enquêteur de police, mais il se voit bientôt appelé à Prague par le *Reichsprotector* de Bohême-Moravie, le sinistre et dangereux Reinhard Heydrich, l'homme de confiance de Himmler. Enfermé dans un château avec une brochette de généraux invités par Heydrich, Bernie se verra chargé de découvrir le meurtrier d'un de ses assistants.

Mais c'est en fait un prétexte. Sinon un piège. Gunther menant ses interrogatoires avec les choux-fleurs de service (les généraux bardés de laurier), Philippe Kerr en profite pour rappeler la bravoure et l'ingéniosité des résistants tchèques qui finiront par avoir la peau d'Heydrich en juin 1942. Il faudra toutefois en payer le prix, avant comme après la disparition du général. Riche d'observations sur les querelles intestines déchirant l'appareil nazi, véritable cours d'histoire de l'intérieur, c'est cependant la qualité d'écriture de Philip Kerr tout comme la profonde humanité de Bernie Gunther qui font le principal attrait de ce livre déchirant.

Collaborateur
Le Devoir

PRAGUE FATALE

Philip Kerr
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Philippe Bonnet
Éditions du Masque
Paris, 2013, 402 pages

Henry Roth : un apprentissage américain

GILLES ARCHAMBAULT

Imagine aisément, peut-être à tort, que le statut littéraire actuel d'Henry Roth aurait été autre s'il avait porté un patronyme différent. Américain comme Philip Roth, il est né en Galicie, en 1906, douze ans plus tard que Joseph Roth. Trois Roth. Trois écrivains. De quoi mêler les esprits distraits pour qui la littérature n'est qu'un divertissement.

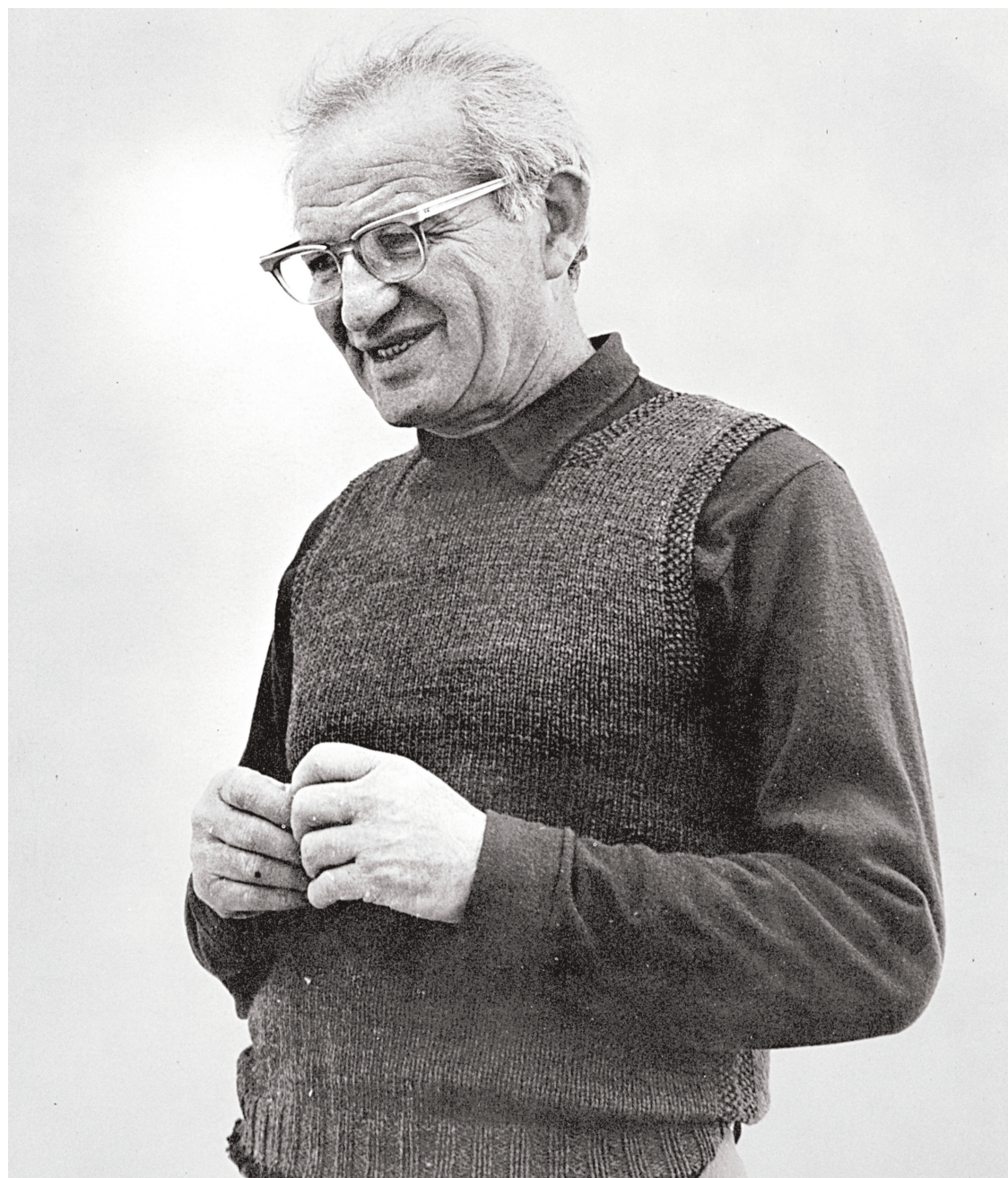
Il suffit pourtant de lire une centaine de pages de ces trois-là pour se rendre compte à quel point ils sont dissemblables. Les réunirait cette conscience d'être juif dans un monde où il ne fait pas toujours bon de l'être. Mais pour le reste...

Henry Roth publie son premier roman, *Call It Sleep*, en 1934. Communiste convaincu, il est accusé par ses amis d'avoir écrit un livre bourgeois. Le succès n'est pas non plus au rendez-vous. Roth se réfugie alors dans un silence obstiné. En 1964, une réédition en poche aux États-Unis de ce roman, intitulé en français *L'or de la terre promise* (Grasset), est saluée comme une œuvre majeure.

A 80 ans passés, il se met à écrire une suite autobiographique qui, croit-il, comprendra six tomes. Il l'intitule *Mercy of a Rude Stream* (*A la merci d'un courant violent*, l'Olivier). Le roman dont il est question dans cette recension, paru à titre posthume, est le cinquième chaînon de ce qui est considéré à juste titre comme une entreprise romanesque d'une importance capitale. Un romanesque nourri par l'autobiographie. Dans *Un rocher sur l'Hudson*, Roth n'avoue-t-il pas une relation incestueuse avec sa jeune sœur Minnie ?

Parmi les paumés

Henry Roth a écrit ce roman à la troisième personne. Il ne fait aucun doute toutefois qu'Ira, le personnage principal est un double de l'auteur. Comme lui, il peine à écrire un deuxième roman. Comme lui, il se voit reprocher par un ami inculte et communiste convaincu un esthétisme selon lui inexistant dans son roman. Comme lui, il se voit tenu de justifier ses velléités littéraires. Comme lui, il rencontre une femme qu'il accompagne jusqu'à sa mort. Dans le prologue, écrit au « je », on apprend que l'auteur est maintenant un vieillard. Les dernières pages nous disent sans pathos d'aucune sorte le décès de l'aimée qu'il appelle M. Ira ne se rend même pas au chevet de sa femme agonisante. Pourtant, ce roman est avant tout celui d'un amour. Une sorte de cri désespéré.



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

L'Amérique que décrit Henry Roth est celle des paumés pour qui l'affranchissement d'un colis ou l'achat d'un billet de car est une dépense interdite.

M vient d'un milieu aisé. Elle est musicienne, connaît les usages d'un monde dont Ira ne sait rien. Élevé à la dure à Harlem, ces années-là surtout habité par des immigrés juifs, il vivote

grâce au soutien financier d'Esther, sa compagne qu'il abandonne pour tenter sa chance dans l'Ouest. Pour y faire quoi ? Écrire ? Il n'a pas écrit une ligne depuis longtemps. Appren-

dre à vivre probablement. Il a l'impression d'avoir tout gâché. Par rapport à Esther, n'est-il pas un goujat ? L'important, c'est partir, quitter un milieu dans lequel il se sent prisonnier, étranger,

Peut-être devenir scénariste à Hollywood ? Mais rien n'est sûr. Ce qui l'est, en revanche, c'est que son ami Bill l'asticote sans relâche avec ses reproches. Ira a-t-il trahi ses convictions en choisissant l'écriture ?

L'Amérique que décrit Henry Roth ressemble à celle que peint Steinbeck dans *Les raisins de la colère*. Celle des paumés pour qui l'affranchissement d'un colis ou l'achat d'un billet de car est une dépense interdite. On fréquente les boutiques de prêteurs sur gages, on déménage à la cloche de bois, on se prive de nourriture à l'occasion. Quand il faut revenir à New York, Ira essaiera sans succès de voyager en stop. La solution : imiter ces *hobos* qui, à bord des trains de marchandises, sillonnent le pays, craignant constamment d'être assailli, de mourir frigorifié ou d'être arrêté par les forces de l'ordre.

Rêve américain

Ira n'est à sa place nulle part. Pas plus dans les milieux petits-bourgeois que M lui fera connaître que dans celui du prolétariat qu'il a voulu représenter quelques années auparavant. De plus, il est juif. Accusé de toutes parts de trahir, par les siens, par ses amis comme par les membres de sa famille. Dans ces conditions, comment devenir un Américain, un vrai ? Surtout lorsque l'on connaît de l'intérieur les failles et les limites de ce rêve ?

Henry Roth a écrit un roman étonnamment moderne dans sa conception même. Les dialogues, somme toute raisonnablement nombreux, sont vivants. Ils accompagnent une prose qui bannit la surenchère, précise, attachante, qui rend magnifiquement les odeurs, les couleurs.

Pour moi, un livre de premier ordre qui donne le goût d'aller plus à fond dans la connaissance de l'œuvre de son auteur.

Collaborateur
Le Devoir

UN AMÉRICAIN, UN VRAI

Henry Roth
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Lederer
Éditions de l'Olivier
Paris, 2013, 283 pages

LIVRES

Le bédéiste et sa voleuse

FABIEN DEGLISE

Le dessinateur Pascal Girard n'a pas vraiment de talent pour faire des enquêtes. Du coup, quand il décide de se transformer en limier, dans les rues du Mile End à Montréal qui plus est, sa démarche ne peut au final que se transformer en une bonne bande dessinée.

La collectionneuse (La Pastèque), dernière création qui marque un retour attendu de ce jeune auteur, silencieux depuis trois ans et depuis son lointain *Conventum* (Delcourt, 2011), en témoigne avec, sous la couverture, une brillante incursion dans le quotidien d'un trentenaire perdu dans sa propre condition et qu'une cleptomane va, malgré elle, aider à sortir la tête de l'eau.

Les malaises et les cocasses sont forcément au cœur de ce récit, version romancée de l'existence d'un Pascal de Québec installé chez un couple d'amis de Montréal après une séparation. Après neuf ans de vie commune, il combat la dépression par la course à pied et la quête obsessionnelle de sérotonine — cette hormone qui agirait sur l'humeur. Il n'a pas vraiment le goût de dessiner, est toujours aussi timide et maladroit. Un jour, dans une librairie de Montréal, il va démasquer une voleuse de livres — elle dit plutôt qu'elle est une « collectionneuse ».

La jeune femme va entre autres dérober sous ses yeux un de ses bouquins, *Jimmy et le Bigfoot* (La Pastèque, 2010). Il va la suivre, l'approcher, la confronter, plaçant par le fait même sa vie de mâle sans repère sur une autre trajectoire. Forcément.



LA PASTÈQUE

La collectionneuse est une brillante incursion dans le quotidien d'un trentenaire perdu dans sa propre condition et qu'une cleptomane va, malgré elle, aider à sortir la tête de l'eau.

Avec la même finesse dans un trait concis, la même poésie dans une trame narrative pleine de rythme et de précision, Pascal Girard met ici en case un sympathique fragment de son existence, en exagérant bien sûr les situations cocasses de son quotidien, les petites gênes qui accompagnent parfois les interactions

sociales, mais aussi en soulignant subtilement ses doutes, ses angoisses et ses soumissions, comme pour mieux donner de l'âme et de l'esprit à cette enquête improbable menée par un inspecteur « avec pas de vie », comme dirait l'autre. Le tout pour un album plein de délicatesse qui met son intelligence au service

d'une nouvelle exploration de la complexité de la condition humaine, sans que cela paraisse trop.

Le Devoir

LA COLLECTIONNEUSE
Pascal Girard
La Pastèque
Montréal, 2014, 122 pages

ACTUALITÉS

Livres à l'eau

CATHERINE LALONDE

Une fuite d'eau à la Bibliothèque nationale de France (BNF) a fait bien des dégâts dimanche dernier: 12 000 livres et documents du département littérature et arts seraient atteints, certains ayant été submergés par quelque 25 m³ d'eau.

Les livres en question ont rapidement été entreposés dans le gymnase de la bibliothèque, au site François-Mitterrand, près de centaines de ventilateurs. Ce sont principalement des ouvrages des XIX^e et XX^e siècles qui ont été touchés, même si on compte des bouquins des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles ainsi que des encyclopédies parmi les éclopsés. La BNF a précisé que près de la moitié des livres abîmés seront de retour dans

les magasins ce week-end. Quelque 1500 ouvrages nécessiteront des traitements de remise à plat, de restauration de reliure ou de lyophilisation après congélation. La majorité des ouvrages concernés ont été publiés après 1850.

Le Monde annonçait plus tôt cette semaine que la littérature populaire aurait été atteinte de manière irréversible: plusieurs livres maintenant introuvables, de 1820 à 1900, auraient été touchés. La fragilité de la cellulose, qui a remplacé le papier chiffon réputé plus résistant dans la confection des livres au XIX^e siècle, expliquerait ce lourd tribut.

La BNF abrite 14 millions de livres et documents.

Avec Le Monde
Le Devoir

LA VITRINE

Entre fleuve et rivière

Correspondance entre
Gabrielle Roy et
Margaret Laurence

CORRESPONDANCE

ENTRE FLEUVE ET RIVIÈRE
CORRESPONDANCE ENTRE GABRIELLE ROY ET MARGARET LAURENCE
Traduit de l'anglais (Canada) par
Dominique Fortier et Sophie Voillot
Éditions des Plaines
Saint-Boniface, 2013, 144 pages

Nées toutes deux dans les Prairies canadiennes, au Manitoba, Gabrielle Roy et Margaret Laurence se sont échangées 32 lettres, écrites en anglais, entre 1976 et 1983 (année de la mort de l'auteure de *Bonheur d'occasion*). Malgré une correspondance un peu clairsemée et le fait que ces deux écrivaines majeures ne se soient rencontrées qu'une seule fois en personne, à l'occasion d'un colloque sur la littérature canadienne à Calgary en 1978, il émane de cet échange une complicité qui passe autant par leurs livres que par leur attachement aux paysages où elles sont nées. Par une même éthique littéraire aussi, puisqu'être un écrivain (un véritable écrivain) consiste semble-t-il pour toutes les deux à « embrasser toute cette variété en un seul cercle d'humanité souffrante » (Roy). Tracas du quotidien, ennuis de santé, lectures réciproques, *Entre fleuve et rivière* est traversé par la spontanéité et le désir réel de connaître son interlocuteur. « Comment se fait-il que nos cœurs soient si rarement capables de l'absorber tout entière? », se demande au sujet de la beauté une Gabrielle Roy installée dans son chalet de Petite-Rivière-Saint-François. « [u]ne si grande partie de notre vie se passe à lutter, lutter, lutter ».

Christian Desmeules

LITTÉRATURE ITALIENNE

La magie de Lodoli

CHRISTIAN DESMEULES

Le regard que pose Marco Lodoli sur l'Italie d'aujourd'hui exprime un désarroi similaire à celui qu'éprouve une frange importante de la classe culturelle du pays. Aux yeux de l'écrivain et chroniqueur de 56 ans, qui enseigne depuis une trentaine d'années dans un lycée professionnel de la banlieue de Rome, les années de berlusconisme ont atteint en profondeur l'âme du pays.

Car entre les piteuses de Silvio Berlusconi, qui a été au pouvoir durant presque vingt ans, et les impertinences de Beppe Grillo, le règne triomphant du spectacle et de la médiocrité télévisuelle n'est parvenu réellement qu'à une chose: enfermer sur elle-même cette culture riche et millénaire.

Mais à leur échelle dérisoire, par bonheur, les brefs et subtils romans de Marco Lodoli constituent autant d'antidotes à cette petitesse programmée. Et *Les promesses*, la troisième trilogie romanesque de Lodoli, après *Les prétendants*, ne fait pas exception à cette règle. À eux tous, ces neuf petits romans revisitent Rome dans tous les sens.

Alors que Joyce disait de Rome qu'elle lui faisait penser « à un homme qui vit en exhibant aux visiteurs le cadavre de sa grand-mère », la Rome de Lodoli, elle, encore, toujours capitale du catholicisme, vibre d'une tonalité « spirituelle » inimitable tandis que l'écrivain la peuple de ses saints contemporains. Trois romans nous arrivent aujourd'hui d'un seul coup, trois voix de femmes à la fois fortes et fragiles.

Dans *Sorella*, la narratrice décide de se faire religieuse

contre l'avis de sa famille et de la société. Pour se donner à quelque chose — ou à quelqu'un? — qui la dépasse. « Que les autres jouissent de la vie s'ils y tiennent tant, qu'ils se caramboient et se multiplient, qu'ils se donnent rendez-vous, baisers et bourrades, qu'ils fassent tout le vacarme qu'il faut pour attirer l'attention, qu'ils demandent grâce ou toujours plus. » A elle le regard illuminé, la grâce bienveillante des nonnes sur son visage, à elle la vraie beauté, « les grains froids du chapelet entre les doigts ».

Mais le chemin vers l'illumination peut aussi emprunter bien des détours. Des détours qui nous mènent, par exemple, à cette page fabuleuse, renversante de beauté aérienne, où la petite nonne, dans *Sorella*, découvre le plaisir sexuel avec un parfait inconnu dans une chambre d'hôtel miteux de la périphérie de Rome. « Une enveloppe de glace qui douloureusement se déchirait et un gouffre qui se remplissait de l'immensité de ce qui était, un puits infini où se précipitait la vie, j'étais tout cela. » Le genre de page qu'on écorne avec frénésie, certain d'y revenir encore et encore, tant toute la poésie de Lodoli y semble concentrée.

Maison et appartement

Plus loin, Italia, une jeune femme de 20 ans, veille tel un ange gardien — ou une sorte de gros œil mobile — sur les cinq membres d'une famille plutôt bourgeoise dans leur appartement de Rome. À travers son regard et sa voix, de sa sortie de l'étrange « Institut » où elle a grandi jusqu'à la

mort du dernier occupant, *Italia* résonne aussi comme une allégorie subtile de l'histoire du pays depuis les quarante dernières années.

Maria Salvati, enseignante à la retraite et narratrice de *Vapore*, le troisième roman, cherche à vendre depuis des années une petite propriété familiale à la campagne, pas très loin à l'extérieur de Rome. « Une chose aimée que j'ai maltraitée, un nid abandonné aux corbeaux. » Chaque fin de semaine, en attendant les clients en compagnie du jeune employé de l'agence immobilière, « même si les mots sont désormais un peu fanés et les jours anciens toujours plus loin », elle se rejoue son amour et sa vie de famille en compagnie d'Augusto, alias Vapore. Un personnage à placer quelque part entre le clown et le magicien, capable de respirer par les oreilles, qui ne prenait pas la vie trop au sérieux — et la politique encore moins. Un hymne magique à l'amour, au risque, à l'anticonformisme.

Sans jamais forcer la note, Lodoli enveloppe tout ce qu'il touche d'un voile de mystère. Il le fait à coups de marginaux, d'enfants, de serveurs, de clochards célestes et de vagabonds. Chacune de ses histoires à l'éclat vaporeux d'un crépuscule d'été.

Et « au final toutes les histoires se valent, car c'est une seule et même histoire, celle du temps qui s'enfuit ». De même, chaque roman de l'écrivain romain contient, quelque part en son cœur, une petite apothéose. C'est la magie de Lodoli.

Collaborateur
Le Devoir

LES PROMESSES

SORELLA – ITALIA – VAPORE
Marco Lodoli
Traduit de l'italien
par Louise Boudonnat
P.O.L.
Paris, 2013, 348 pages

vient de paraître

Dossier
Un monde qui vacille
NUMÉRO 770 • FÉVRIER 2014

NOUVEAUTÉ
PLUS DE PAGES, TOUT EN COULEURS

Les auteurs :

Emiliano-Arpin-Simonetti, Amzat Boukari-Yabara, Enrique Dussel, Aziz Fall, François Houtart, Mouloud Idris, Raymond Legault, Jacques Mascotto, Loïc Tassé, Immanuel Wallerstein

À lire aussi: le Carnet de Najm Kattan, la chronique littéraire de Marie-Célie Agnant, une analyse sur la Hongrie et un débat sur le hockey: miroir aliénant ou réfléchissant?

Artiste invité: Alain Reno

Sommaire détaillé et abonnement en ligne:
www.revuerelements.qc.ca

6 NUMÉROS PAR ANNÉE, 48 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$
À l'étranger (un an): 55 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)
514-387-2541 p. 226 | relations@cfj.qc.ca
Relations: 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 7,00 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____



Les Éditions Québec Amérique félicitent l'auteure et linguiste

Marie-Éva de Villers,

récemment nommée **membre de l'Ordre du Canada** pour sa contribution à l'avancement et au rayonnement de la langue française.

Merci pour tous les efforts consacrés, notamment à travers l'incroyable
Multidictionnaire,
à la promotion du bon usage d'ici!

 Québec Amérique
quebec-amerique.com

ESSAIS

Pour un Québec vraiment français



LOUIS CORNELIER

La lutte pour un Québec français n'est pas gagnée, quoi qu'en disent certains hypnotiseurs fédéralistes. Comme le note le mathématicien Charles Castonguay dans *Le français, langue commune: projet inachevé*, «l'anglais demeure plus souvent que le français la langue des communications entre francophones et anglophones dans les grandes entreprises à Montréal», «la maîtrise du français reste moins payante pour un immigrant que celle de l'anglais», «raisons sociales et marques de commerce unilingues anglaises prolifèrent» et les cégeps anglophones continuent d'angliciser une importante proportion de francophones et d'allophones. Ce n'est pas grave, nous répètent les hypnotiseurs, «le français s'enfoncé, mais, avec le temps, tout va s'arranger».

Castonguay, un anglophone d'origine devenu un des plus ardents militants du Québec français, refuse pourtant de s'endormir et mène la charge contre les accommodements linguistiques déraisonnables. «Comme Lucien devant son miroir, demande-t-il, faut-il toujours que le Québec se juge d'après son reflet dans les yeux des autres?» Sa réponse est un retentissant non.

En 1977, la Charte de la langue française met en avant le concept de «français, langue commune». L'objectif est que tous les Québécois, sans exception, connaissent le français et l'utilisent systématiquement pour communiquer entre personnes de langues maternelles différentes, notamment en milieu de travail. Cela, évidemment, n'interdit pas aux anglophones de parler anglais entre eux ou aux créolophones de faire la même chose, mais impose le français comme langue commune dans les autres situations. La Charte, ce faisant, est animée par deux buts : assurer la justice sociale pour la vaste majorité des travailleurs et renforcer la cohésion sociale.

Négociations linguistiques

Or, en 1988, un jugement de la Cour suprême conteste l'affichage en français seulement et met plutôt en avant la notion de «nette prédominance du français». Cette décision, déplore



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Assurer l'avenir du français au Québec, insiste Charles Castonguay, exige fermeté et refus des compromissions. Il importe donc, continue-t-il, de rétablir l'affichage unilingue en français et d'étendre la loi 101 au cégep.

Castonguay, «a fait tache d'huile dans certains esprits». Des intellectuels comme Jean-François Lisée et Christian Dufour récupèrent cette notion et en font le nouvel objectif de la politique linguistique québécoise. Ce glissement, du concept de «langue commune» vers la notion de «nette prédominance», peut sembler insignifiant. Mais il ne l'est pas.

Floue, la notion de «nette prédominance» constitue une acceptation du Québec bilingue. Si, par exemple, une majorité de travailleurs utilisent le français ou si une majorité d'entreprises fonctionnent en français, on peut déjà parler de nette prédominance. Dans ce cas, on le comprend, la bataille n'est plus à faire.

Or, le concept de «français, langue commune», qui a prévalu au Québec jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Jean Charest, est beaucoup plus exigeant et signifie que, «dans chaque entreprise, le français doit être la langue de toutes les communications internes de chaque travailleur francophone avec ses collègues non francophones». Dans le premier cas, celui de la pré-

dominance, la négociation linguistique est permanente, repose souvent sur les individus et la francisation perd tout son mordant. Dans le deuxième cas, le français s'impose. C'est toute la différence entre un Québec bilingue surtout français et un Québec français dans lequel les anglophones de langue maternelle bénéficient évidemment d'un espace préservé.

Lenjeu est fondamental. Dans le projet de loi 60 sur la Charte affirmant les valeurs de laïcité, le gouvernement péquiste propose d'inscrire dans le préambule de la Charte des droits et libertés de la personne la «primauté du français» comme «valeur fondamentale de la nation québécoise». Pour Castonguay, ce serait une erreur. C'est bien le concept de «français, langue commune» qui doit être inscrit dans ce préambule, si on veut éviter de constitutionnaliser un bilinguisme qui serait mortel pour le français au Québec. Polémiste, le mathématicien qualifié d'ailleurs Lisée, qu'il soupçonne d'être derrière cette notion de «primauté du français», de

«ministre irresponsable des relations avec la minorité anglophone».

Contre l'anglicisation

Assurer l'avenir du français au Québec, insiste Castonguay, exige fermeté et refus des compromissions. Il importe donc, continue-t-il, de rétablir l'affichage unilingue en français et d'étendre la loi 101 au cégep. Dans des démonstrations probantes, le mathématicien militant expose que «le libre choix du cégep profite exclusivement à l'anglais».

La proportion d'élèves allophones qui choisissent d'étudier en français au collégial a augmenté depuis 30 ans, passant de 20% à 50%, mais reste insuffisante. Pour éviter l'anglicisation en douce du Québec, elle devrait être de 90%. Plus encore, cette augmentation se trouve annulée par une augmentation du nombre de francophones qui s'inscrivent au cégep anglais.

Or, l'affaire est documentée, «la fréquentation des cégeps anglais est associée à des comportements nettement anglicisés quant à la langue utilisée dans les commerces, au travail, dans la consommation des créations culturelles, avec les amis et à la maison». En d'autres termes, le libre choix au cégep a pour effet de «financer l'anglicisation d'une part importante de l'élite québécoise de demain».

On peut d'ailleurs se demander, avec Castonguay, si la passion pour l'anglais à l'école (enseignement dès la première année, anglais exclusif pendant une demi-année en 6^e) ne poursuit pas le même but. «S'agit-il d'enseigner l'anglais, lance Castonguay, ou bien de promouvoir l'anglicisation?» Le gouvernement Marois, pour le moment, se contente de reconduire ces douteuses décisions du gouvernement libéral précédent.

Il ne faut pas être allergique aux chiffres pour lire la prose polémique, farcie de statistiques, que Charles Castonguay a d'abord publiée dans les pages de *L'Aut'journal*. Il ne faut pas, non plus, avoir peur d'entendre, écrit Guy Rocher en préface, les «vérités claires et dures» qu'assume le mathématicien. Pour vivre, clame avec raison ce dernier, le Québec français a besoin d'une courageuse volonté politique et populaire.

louisco@sympatico.ca

LE FRANÇAIS, LANGUE COMMUNE: PROJET INACHEVÉ

Charles Castonguay
Renouveau québécois
Montréal, 2013, 154 pages

Les traces de la Conquête de 1763

DAVE NOËL

La thèse de l'abandon du Canada par la France de Louis XV est au cœur de notre mémoire collective. La colonie du Saint-Laurent a-t-elle été cédée ou conquise au milieu du XVIII^e siècle? La question est abordée de front dans *1763*, un ouvrage collectif qui paraît à l'occasion du 250^e anniversaire du traité de Paris.

Laurent Veyssié rappelle en introduction que la cession du Canada découle de l'affaiblissement militaire de la France, qui a perdu son rapport de force à l'ouverture des négociations de paix. La stratégie de Versailles, basée sur la conquête de territoires allemands à échanger contre les colonies perdues, a échoué sur les champs de bataille.

La guerre de Sept Ans avait pourtant bien débuté pour la France. Le sort du Canada aurait été différent si le traité de Paris avait été signé dès 1758, comme le souhaitait l'abbé de Bernis, le ministre français des Affaires étrangères.

«Dès son entrée en fonction, il pressent que l'avenir de la France se joue bien davantage en Amérique que sur le continent», écrit Eric Bédard. Si la Cour avait adopté ses vues — et que le gouvernement anglais avait joué le jeu, ce qui est loin d'être certain —, la marine anglaise aurait rebroussé chemin après la prise de Louisbourg, Québec ne serait pas tombée, Montréal n'aurait pas capitulé...

La conquête du Canada contribue à l'explosion de la dette britannique, souligne Michel De Waele. Les considérations financières vont amener Londres à faire des concessions afin de mettre un terme au conflit. La France aurait pu en profiter pour reprendre le Canada en échange de Minorque, affirme Denis Vaugeois en donnant l'exemple de l'Espagne qui a récupéré La Havane en cédant la Floride à la Grande-Bretagne. Versailles va toutefois préférer les îles au continent américain.



COLLECTION DENIS ST-MARTIN/SEPTENTRION

Gravure tirée de *The Illustrated Life of George Washington*, 1859.

Les célébrations entourant la signature du traité de Paris en France ont scandalisé les historiens québécois. «Trop d'auteurs ont associé cette joie à la perte du Canada», prévient Veyssié. Il n'est pas question de cela, mais de la satisfaction de voir prendre fin un conflit coûteux aussi bien en hommes qu'en argent. Alain Laberge démontre comment Versailles est parvenue à «dissimuler la Paix néfaste» en faisant coïncider les fêtes avec l'inauguration d'une statue de Louis XV.

Les années d'après-guerre sont marquées par la question de l'argent de papier émis au Canada sous le Régime français pour pallier le manque de numéraires. Le rembourse-

ment partiel des sommes dues aux colons par Versailles est décrit en détail par Sophie Imbeault, codirectrice de l'ouvrage. Les quelque 8000 détenteurs des «papiers du Canada» vont perdre près de 75 millions de livres dans l'opération.

Le changement d'empire touche également les Amérindiens privés du soutien militaire français. Les Britanniques leur accordent d'abord un territoire réservé dans les Grands Lacs et à l'ouest des Appalaches. «Sous son apparente générosité, le geste lance officiellement le processus de confinement des Autochtones dans des espaces de plus en plus restreints», écrit Alain Beaulieu.

Les auteurs s'intéressent enfin aux impacts de la Conquête sur le régime seigneurial, le commerce des fourrures et les habitudes alimentaires des Canadiens. Les traces de 1763 se retrouvent ainsi jusque dans nos traditionnels tourtière et ragout de pattes.

Collaborateur
Le Devoir

1763
LE TRAITÉ DE PARIS
BOULEVERSE L'AMÉRIQUE
Sous la direction de Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssié
Septentrion
Québec, 2013, 420 pages

La décroissance : gagner moins au nom de tous

MICHEL LAPIERRE

Une «dotation inconditionnelle d'autonomie», c'est-à-dire, selon le vœu du regretté Michel Chartrand, un revenu égal de citoyenneté versé à tous par l'État, est-ce une chimère? Le manifeste français *Un projet de décroissance*, dont on vient de publier l'édition québécoise, assure que non. Il rappelle que l'idéal d'un partage des richesses aux États-Unis a été jadis envisagé par nul autre que le président Franklin D. Roosevelt.

Leur manifeste s'appuie sur

«l'impossibilité d'une croissance infinie dans un monde fini»

«Aucun citoyen américain ne doit avoir un revenu (après impôt) supérieur à 25 000 \$ par an», a déclaré Roosevelt, le 27 avril 1942, dans un message au Congrès. Ce principe étonnant, resté un souhait, correspondait à l'esprit réformiste du New Deal. L'économiste français Vincent Liegey et ses collaborateurs, Stéphane Madelaine, Christophe Ondet et Anne-Isabelle Veillot, préconisent maintenant, eux aussi, l'établissement, dans un «nouveau pacte social», d'un «revenu maximum acceptable».

Ils relient cette idée à celle du revenu universel de citoyenneté pour enrayer l'inégalité sociale que notre monde productiviste ne cesse d'aggraver au fil des crises. Préfacé par le politologue français Paul Ariès, rédacteur en chef du mensuel *Les Z'indigné(e)s*, leur manifeste, comme le note le responsable de l'édition québécoise, David Murray, substitue au concept trop optimiste de développement durable la solution provocatrice de la décroissance économique.

Biologie de l'économie

Liegey et ses collaborateurs précisent que leur projet n'im-

plique pas «la décroissance de tout pour tous, ni un retour en arrière vers un pseudo-bonheur perdu». Il s'agit, pensent-ils, de modérer la production et la consommation des biens de manière rationnelle, concertée, soucieuse d'améliorer la condition des plus pauvres. Le caractère scientifique de leur démarche ne peut que dissiper nombre de nos appréhensions.

Leur manifeste s'appuie sur «l'impossibilité d'une croissance infinie dans un monde fini», à la lumière des travaux

de l'économiste dissident Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994). Cet Américain d'origine roumaine insista en 1971 sur l'éclairage apporté à sa discipline par la thermodynamique et la biologie: «La thermodynamique parce qu'elle nous démontre que les ressources naturelles s'épuisent irrévocablement, la biologie parce qu'elle nous révèle la vraie nature du processus économique.»

Pour réorienter le progrès de l'humanité selon les exigences physiques de la planète, les auteurs ne visent pas la conquête du pouvoir: «Au contraire, nous pensons qu'il faut lutter contre les pouvoirs, commencer ici et maintenant, sans attendre.» Leurs armes, participation «non électoraliste» aux élections, jardins communautaires, usage du vélo, simplicité volontaire, «décolonisation de l'imaginaire», peuvent faire sourire.

Mais combattre ainsi ne vaut-il pas mieux qu'attendre sans agir l'éclatement d'un monde inconscient de ses limites?

Collaborateur
Le Devoir

UN PROJET DE DÉCROISSANCE

Vincent Liegey et collaborateurs
Écosociété
Montréal, 2014, 148 pages